

tionne, si je peux dire, des vieilleries neuves : mais qui peut savoir si ma collection n'aura point de valeur, plus ou moins, quand elles seront devenues vieilles ?

Les *propos de gueule* eux-mêmes, tenez ! m'offrent ici des applications et des recherches inattendues. Sans parler de la cuisine arabe, que j'ai approfondie, et dont je veux faire un chapitre en forme d'appendice à la *Cuisinière poétique* de Charles Monselet, nous avons notre propre cuisine, où je suis avec ardeur la genèse de la gastronomie. Comme notre race, elle est un peu cosmopolite ; et elle réalise, sinon l'accord si longtemps cherché, au moins la paix ou la trêve, de la cuisine au beurre et de la cuisine à l'huile. Souvent, c'est de beurre rance et d'huile odorante : alors le combat est autre, entre le cœur et les lèvres.

Ainsi que vous, monsieur, c'est sur le langage que je porte le plus amoureusement mes investigations : le langage, qui est comme la fleur de la race, le vrai miroir de ses vertus et de ses penchants, l'expression la plus sensible et la plus exacte de ses moindres mutations.

— Eh ! quoi, me direz-vous, de quelle langue se peut-il agir ? Parlez-vous donc là-bas la langue moresque, ou bien si vous parlez bravement le français comme nous ?

Non, nous ne parlons point la langue moresque, si ce n'est quand nous avons affaire aux mores : et encore ! Il en est peu qui soient en état de le faire couramment : nous n'eûmes jamais, Français, la bosse des langues. Nous parlons, bien sûr, le français. Mais, encore un coup, distinguons ! il y a une *nuyance*, comme dit le Guignol de la rue du Port-du-Temple, ou celui de la Galerie de l'Argue. Parle-t-on, je vous prie, le même français à Tours en Touraine qu'à Toulouse en Languedoc ? J'entends le français même, et